

Orion Martin  
*Tête*  
20.04 – 25.05.2019

There's this phenomenon called The Mandela Effect. Coined by a paranormal consultant named Fiona Broome, it tries to account for how so many people can collectively mis-remember a fact in the exact same way. It's called what it's called because of the anecdotal, apparently common misconception that Nelson Mandela died in prison in the '80's, when in fact he was released from prison 30 years before his death in 2013; other examples include the fact that people frequently misremember the children's picture book series "The Berenstain Bears" as "The Berenstein Bears," and sometimes people think that the United States has 52 states (that the continental US was 50 before Alaska and Hawaii's additions). Theorists of the Mandela Effect like to explain the phenomenon through quantum physics, string theory, and the concept of alternate realities: for them, a common conflagration about history, or spelling, or geography, is a collective psychic recall of an alternate reality where that perspective is fact. This line of thinking has gotten more play online in the past few years, as certain world events have cast so much disbelief over everything that people are grasping at straws to make sense of a world that they didn't think was possible, even entertaining the idea that we've fallen off the "correct" timeline. Denial, of course, is the first stage of grief: the Mandela Effect is just one sci-fi expression of our broken collective brain, our head buried in the sand.

It's in that burrow that attempts of rationalization are made. Un beholden to any outside rules, the mind takes what has been given and contorts it, half cognitive and half libidinal. Sometimes, huge associative leaps are made, and then they are made to seem perfectly natural. The result is often unrecognizable from its starting point, or insular from the world that produced it. Misunderstandings of Nelson Mandela's history can be easily explained without resorting to string theory, but for whatever reason it's string theory that helps us feel like we still have a grasp on things – or, at least, that having a grasp is still possible.

When you look at Orion Martin's paintings, a similar process of contortion is sometimes applied to familiar objects. In "Hangar," a basketball sneaker is dissected and augmented into something else entirely, through a process that's partly like mapping and partly like poetry. The paintings have a way of taking ideation past the point of capture, and bringing objects to a extradimensional, otherworldly place – a thing can look so perfect, yet somehow so 'wrong'. But like the baroque lattices of a conspiracy theory's diagram, a thing can be both unbelievable \*and\* true. The fulcrum of fakeness and realness is a familiar axis in Orion's work, but the works in this show bring with them a particular air of dread. There's a preponderance of gray gauzes and cold, clinical technologies, some tobacco-stained in places. In "With Gas," pointy flower-sirens sound off before a burning house; in "Assembly," an Eames coatrack puts its fists up at us; in "Homeopathic Remedies," zits erupt from a porcelain face, and a medical patch fails to obscure them. In ways big and small, there's a brooding feeling that something is wrong, just below the surface, making its way up and out.

The "Tête" sculptures carry their anxiety in other ways. When wrapped in leather, they are laced tight, and the leather is sutured to fit their form perfectly; when exposed, their glossy surfaces are blemished with inlaid scraps of wood and paired with tarnished antique mirrors. Since they are heads without faces, it's unclear which part 'faces' the mirrors, and therefore which parts get distorted at their reflections' edges: they are heads without orientation, either narcissists or avoidants, doubled in our inverted world.

– Nick Irvin

Orion Martin  
*Tête*  
20.04 – 25.05.2019

Il existe un phénomène appelé l'effet Mandela. Inventé par une spécialiste du paranormal nommée Fiona Broome, il explique pourquoi tant de personnes peuvent avoir le même faux souvenir. Ce phénomène doit son nom à l'idée fausse, mais apparemment courante, selon laquelle Nelson Mandela est décédé en prison dans les années 80, alors qu'il a été libéré 30 ans avant sa mort survenue en 2013. On peut citer comme autres exemples, la fausse croyance très répandue d'après laquelle les livres pour enfants de la série «La Famille Berenstain» s'appellent en fait «La Famille Berenstein». Ou encore que de nombreuses personnes pensent que les États-Unis comptent 52 États : 50 États continentaux avant l'ajout de l'Alaska et de Hawaï. Les théoriciens de l'effet Mandela aiment expliquer ce phénomène par le biais de la physique quantique, de la théorie des cordes ou encore du concept des réalités alternatives. Pour eux, une dissonance dans l'histoire, un énoncé ou la géographie a un effet psychique collectif provenant d'une réalité alternative où les faits sont avérés. Cette vision est devenue très populaire ces dernières années lorsque certains événements ont jeté les gens dans une telle incrédulité cosmique, qu'ils se sont emparés de toutes sortes de théories pour trouver un sens à l'absurdité du monde, jusqu'à cultiver l'idée que nous ne sommes plus de la "bonne" chronologie historique. Le déni, bien sûr, est la première étape du chagrin: l'effet Mandela n'est que l'expression "Sci-Fi" d'une rupture de notre cerveau collectif, de l'enfouissement de notre tête dans le sable.

C'est dans ce *sillon* que s'effectuent des tentatives de rationalisation. N'étant soumis à aucune règle du monde extérieur, l'esprit distord les données reçues, de manière à la fois cognitive et libidinale. Parfois, des sauts associatifs énormes sont réalisés, qui ensuite paraissent parfaitement plausibles. Le résultat est souvent très éloigné du point de départ ou alors isolé de la réalité dont il provient. Les incompréhensions sur l'histoire personnelle de Nelson Mandela peuvent être facilement expliquées sans recourir à la théorie des cordes, mais c'est néanmoins cette doctrine qui nous permet d'avoir l'impression de comprendre les événements - ou du moins qu'il est encore possible de les maîtriser.

Dans les peintures d'Orion Martin, un processus similaire de distorsion est parfois appliqué à des objets familiers. Dans *Hangar*, une chaussure de sport est disséquée et modifiée pour devenir toute autre chose, selon un processus qui se rapproche en partie de la cartographie et en partie de la poésie. Les peintures permettent de véhiculer des idées au-delà de la captation d'image et d'amener leurs sujets dans un lieu extra-dimensionnel, surnaturel - une chose peut sembler absolument parfaite, mais aussi complètement 'fausse'. A l'instar des imbrications baroques des théories du complot, une réalité peut être à la fois incroyable - et - vraie. L'articulation du factice et du réel est un motif courant dans le travail d'Orion, mais les œuvres de cette exposition y introduisent un ton particulièrement menaçant. Des voiles ternes et des machines froides, cliniques, des taches couleur tabac prédominent dans les oeuvres. Dans *With Gas*, des fleurs/sirènes pointues claironnent devant une maison en flammes; dans *Assembly*, un portemanteau Eames nous pointe du doigt; dans *Homeopathic Remedies*, des boutons éclatent d'un visage en porcelaine sans que les compresses médicales ne parviennent à les masquer. Quelque soit le point de vue, un sentiment angoissant que quelque chose ne va pas se faufile entre les couches inférieures et la surface.

Les sculptures *Tête* expriment leur anxiété d'une manière différente. Lorsqu'elles sont enveloppées dans du cuir, ce dernier est enlacé et suturé pour s'adapter parfaitement à leur forme; quand elles sont peintes, leurs surfaces brillantes sont tachées de morceaux de bois incrustés et elles sont associées à des miroirs antiques et ternis. Puisque ces têtes sont sans visages, il est impossible de savoir exactement quel côté se reflète ou quel côté est déformé par ce reflet: ce sont des têtes sans orientation, narcissiques, impénétrables, doublées dans notre monde inverse.

– Nick Irvin